



Le regard décolonial d'Alfred Alexandre: *Les villes assassines* (2011)

French Cultural Studies

1–17

© The Author(s) 2021

Article reuse guidelines:

sagepub.com/journals-permissions

DOI: 10.1177/09571558211058848

journals.sagepub.com/home/frc**Silvia Hueso** 

Universidad de Valencia, Avda. Blasco Ibáñez 32, Valencia 46010

Resumen

Este artículo realiza un recorrido por la novela *Les villes assassines* (2011) del escritor martiniqués Alfred Alexandre que muestra su visión descolonial y crítica con las políticas establecidas indirectamente desde Francia sobre los territorios de ultramar. El autor nos pinta una topografía de la miseria donde reina la mafia, las drogas y la prostitución, tras la cual se esconden los mecanismos de control y sujeción de las minorías populares, pertenecientes al «manglar urbano», cuya única salida es, según el autor, una toma de posición violenta para subvertir un orden heredado del régimen esclavista.

Palabras clave

Descolonialidad, márgenes, literatura francófona, minorías, manglar urbano.

Résumé

Cet article porte sur le roman *Les villes assassines* (2011) de l'écrivain martiniquais Alfred Alexandre qui montre sa vision décoloniale et critique de la politique indirectement établie par la France sur les domaines d'outre-mer. L'auteur dresse une topographie de la misère où règnent mafia, drogue et prostitution, montrant les mécanismes de contrôle et d'assujettissement des minorités populaires, appartenant à la « mangrove urbaine », dont la seule issue est, selon l'auteur, une prise de position violente pour renverser l'ordre hérité du régime esclavagiste.

Mots clés

Décolonialité, marges, littérature francophone, minorités, mangrove urbaine.

Corresponding author:

Silvia Hueso, Universidad de Valencia, Avda. Blasco Ibáñez 32, Valencia 46010.

Email: silvia.hueso@uv.es

Abstract

This article focuses on the novel *Les villes assassines* (2011) by the Martinican writer Alfred Alexandre that shows his decolonial and critical vision of the politics indirectly established from France on overseas territories. The author paints a topography of misery where mafia, drugs and prostitution reign, showing the mechanisms of control and subjection of popular minorities, belonging to the «urban mangrove», whose only way out is, according to the author, a violent position to subvert an order inherited from the slavery regime.

Keywords

decoloniality, margins, francophone literature, minorities, urban mangrove

1. Introduction

Le Dernier volet de la trilogie foyalaise du Martiniquais Alfred Alexandre, est un « récit poétique » (Alexandre, *apud* Spear, 2011 : en ligne) qui a pour titre *Les villes assassines*. Comme dans son premier roman *Bord de canal* (2005) et sa pièce de théâtre *La nuit caribéenne* (2007), la ville de Fort-de-France est la vraie protagoniste de la trilogie. En particulier, les bas-fonds constitués par ce quartier fictif qui va de « la rue Fièvre » jusqu'à « la rue Sans-Retour » (Alexandre, 2011 : 12).

Symboliquement, cette nomenclature nous mène à un univers dominé par Thanatos. Mais tous les noms dans le roman ne sont pas fictifs puisque l'avenue Maurice Bishop¹, nommée à plusieurs reprises, existe dans le hors-texte entre la SARA (raffinerie de pétrole) et l'église Sainte Thérèse, divisant le quartier homonyme (Sainte-Thérèse/ *Senn-Térèz*) en deux. Il s'agirait donc d'une fictionnalisation de la nuit dans ce quartier dit « populaire » qui a un poids symbolique très marqué puisque, historiquement, il a été le berceau de nombreuses revendications sociales et de plusieurs émeutes populaires².

Alexandre nous décrit un univers de débauche autour des bars à strip-tease de Fort-de-France : un monde de mafias, de drogue et d'alcoolisme, un quartier où les femmes ne sont que des objets sexuels, où elles sont abusées, maltraitées et violées et une réalité qui correspond à un univers post-colonial et globalisé où la violence atteint des niveaux très élevés. Le lecteur du roman est ainsi invité à faire une immersion dans un espace dystopique où règne l'injustice.

Le texte nous offre également une vision de l'île où le nord symbolise la fuite, l'évasion par rapport à un présent étouffant, l'espace où les personnages peuvent fuir des misères dont ils souffrent à Fort-de-France. Puis, une troisième dimension quasi mythique où un temps futur et utopique s'avérerait possible : « Éden Ouest ».

Les protagonistes sont deux adolescents : un garçon qui fait de petits jobs et une jeune fille qui est obligée de travailler dans un bar à strip-tease. Ils sont tous les deux soumis au pouvoir du Parrain de la mafia qui terrorise les habitants du quartier et qui détruit ceux qui subvertissent sa loi. Avec leur amour, ces adolescents vont transgresser les normes du mafieux et subir toute la violence de sa punition.

Nous proposons dans les lignes qui suivent une analyse de l'ouvrage en nous situant sur la topographie de la misère qui règne dans l'espace urbain mangrovien, sur la représentation des sujets marginalisés qui y habitent et sur les mécanismes de contrôle qui font partie de cette structure sociale. L'instabilité du sujet subalterne qui veut échapper aux pièges du capitalisme libéral se voit acculé à la tragédie d'un système sans issue.

À travers ce parcours analytique, nous allons voir comment le regard d'Alexandre, considéré post- créole pour une partie de la critique³, se place du côté de la décolonialité en montrant que les structures de la modernité européenne imposées dans les Caraïbes n'ont donné lieu qu'à la perpétuation de la culture de la guerre (Maldonado-Torres, 2007 : 137) et la violence —même dans les

quartiers, entre les « damnés » de Fanon (1961) — qui subissent toujours la domination des élites économiques et des hiérarchies sociales héritées de la pensée hégémonique coloniale.

2. Une Topographie de la misère

Les villes qui fument le crack n'aiment pas qu'on dise qu'elles sont belles. La nuit, quand elles allument leurs chandelleries minables sous la pluie, elles ont les yeux qui se rincent le sang, en mille morceaux de miroirs, dans les flaques d'eau (Alexandre, 2011 :11).

Dès l'incipit du roman, nous trouvons parfaitement dessinée l'atmosphère dans laquelle les personnages évoluent. La ville est située au centre du roman avec une caractérisation très négative : on souligne sa laideur, son caractère maladif, stagné, mortel, abîmé, vicieux et tragique (notons les images très poétiques employées par le narrateur renvoyant aux miroirs cassés et aux yeux distillant le sang)⁴.

À travers cette description initiale, nous nous trouvons face à un espace qui paraît repoussant au premier abord, mais fascinant à cause de cette vitalité inouïe, puisque, comme dit le narrateur « c'est là que je veux vivre » (Alexandre, 2011 :12). C'est dans ce quartier imbu de violence, dans ce milieu hostile où la mafia de Slack va semer la terreur entre les misérables qui luttent pour leur survie, que l'histoire d'amour raté entre Évane, le narrateur, et Winona, la stripteaseuse, aura lieu.

Le caractère urbain du récit est souligné par le langage utilisé : un mélange de rap, slam et *dance hall* qui, selon Anaïs Stampfli, « rythment le quotidien de la jeunesse des quartiers foyalais » (2019 : en ligne) donnant lieu à une écriture syncopée, à une langue quasi schizophrénique, qui présente des mots du créole jamaïcain, de l'argot des États-Unis, des *townships* de l'Afrique du Sud, etc. Avec ce langage, Alexandre se fait écho le cosmopolitisme de la ville de Fort-de-France et l'aliénation de la jeunesse.

La musicalité de son écriture montre sa volonté de se rapprocher des écrivains afro-américains de la Renaissance de Harlem des années 1920, le cinéma de la Blaxploitation du début des années 1970 et la poésie Dub jamaïcaine de la fin des années 1970 où la religion et l'amour apparaissent à travers un discours hypersexualisé (Stampfli, 2019). Mais l'indéniable présence des clips vidéo dans l'imaginaire alexandrien se fait aussi sentir à travers :

L'enchaînement de scènes brèves, bruyantes, exubérantes, images saisissantes comme des flashes, *tempo* rapide, nerveux de la phrase, soutenue par l'omniprésence de la musique saccadée des *sound systems* qu'écoutent les personnages à longueur de temps et des danses vécues jusqu'à l'abrutissement et l'oubli, y compris par leurs spectateurs (Simasotchi-Bronès, 2016 : en ligne).

L'auteur a souligné le caractère poétique de son récit (non pas roman) et sa filiation littéraire⁵ avec les ouvrages de Patrick Chamoiseau, auteur qu'il considère, « d'abord et avant tout un poète » (Tremblay, 2015 : 17). Il est donc indéniable qu'il existe toute une volonté de poétisation du langage à travers les genres remplissant l'imaginaire de la jeunesse foyalaïse qui s'étend du mot à la phrase et de celle-ci à la structure même du récit en soulignant toujours son caractère urbain.

On pourrait reprendre l'idée de la « mangrove urbaine » de Letchimi (1992 :47) pour parler de cet espace qui met en rapport la géographie des lieux avec les relations complexes de la population reflétant des rapports de domination et de dépendance. Pour Letchimi, l'idée de mangrove permet de comprendre le système culturel de la ville, de l'économie et de la société. Les quartiers populaires conformement cette mangrove insérée dans la structure urbaine globale et souffrent les conséquences « perverses du socio-capitalisme inhérent à la société occidentale » (Letchimi, 1992: 49).

Alexandra da Cauna se sert aussi du syntagme « mangrove urbaine »⁶ (de Cauna, 2003 : 19) pour parler de cet espace inextricable et instable :

Différents constats permettent d'établir un parallélisme entre la mangrove et ces « très rhizomiques [*sic.*]» quartiers qui s'étalent aux franges de l'urbain, quartiers dont les écosystèmes sont tout aussi complexes et fragiles que les mangroves bien réelles sur lesquels, souvent, ils s'identifient (de Cauna, 2003 : 20).

Outre la référence à Deleuze et Guattari (1980) qui définissent le rhizome en tant que multiplicité caractérisée par l'interconnexion, la pluri-dimensionnalité, le non-dualisme, l'ouverture, etc... Cette citation de da Cauna nous permet de mettre en relation l'idée de mangrove avec l'identité créole.

L'éloge de la créolité de Bernabé et al. (1993 : 28) s'approche de la notion de rhizome en parlant de « totalité kaléidoscopique » et de « conscience non totalitaire d'une diversité préservée ». Pour ces auteurs, le concept de mangrove est relié à la question de la créolité en tant que diversité, métissage et anti-essentialisme. Les images de « soupe primitive » et « chaos originel » sont alliées à celle de la « mangrove de virtualités » pour essayer de définir une créolité qui est caractérisée par l'ouverture et la complexité. Glissant (1996) considère aussi l'identité des cultures en composition, des cultures issues de la créolisation, comme un rhizome : avec des racines multiples. Il s'agit d'une identité relationnelle, d'ouverture à autrui, éloignée d'une conception du monde unitaire (Glissant, 2016 : 61–62).

Le quartier Sainte Thérèse, à l'est du centre-ville, a été un espace mangrovien que l'on a dû assécher et assainir pour parvenir à le transformer en espace habitable : la ville basse ou centre historique de Fort-de-France naîtra comme un « plan quadrilatéral en damier » (Boury, 2014 : 110) à partir de 1669.

Cette mangrove est constituée d'une flore et d'une faune dont les formes sont emmêlées, interdépendantes, indissociables les unes des autres comme dans l'espace rhizomatique. Le quartier décrit dans le roman est caractérisé par une organisation complexe, des relations interpersonnelles intenses et une instabilité qui nous font penser à l'espace mangrovien. Il existe dans un entre-deux : entre la campagne et la ville et entre l'Afrique et l'Europe, mais il n'est ni l'une ni l'autre.

Cet espace interstitiel est d'autre part caractérisé par une certaine marginalisation spatiale puisque le quartier se trouve entre le centre-ville et l'usine SARA et qu'il est divisé par l'avenue Maurice Bishop, vraie artère de la ville et sortie SUD. Les équipements minimaux sont en situation de précarité, comme l'indique l'attitude de l'EDF qui effectue des coupures d'électricité tous les samedis soir, puisque les compteurs sont branchés de façon illégale et les gens finissent par s'éclairer à la bougie : preuve de l'insalubrité régnante⁷.

Ceci donne un indice de l'aspect frauduleux de cette « zone interlope » (de Cauna, 2003 : 20) où la triche est la base de la survie des habitants. Comme dans la mangrove, les choses sont différentes de ce qu'elles paraissent.

Ces « écosystèmes fragilisés » (de Cauna, 2003 : 39) donnent lieu à des conditions de vie précarisées : chômage⁸ et sous-emploi sont constants dans le roman. Si nous pensons aux personnages principaux, Évane survit en revendant de l'essence et grâce à d'autres petits « djobs » et Winona, en faisant la « pum pum girl » (Alexandre, 2011 :23) dans un bar à strip-tease. Doppy, le père de celle-ci, ne fait rien du tout et le mafieux Slack terrorise les habitants du quartier pour les maintenir sous contrôle.

L'atmosphère qui règne dans le roman est angoissante. À travers la voix d'Évane, nous parvient le témoignage des jeunes des quartiers moins favorisés qui ne désirent que s'évader de cet univers sans rêves et sans futur, sous domination des mafias, à travers la violence physique (de Cauna, 2003 : 51). Ceci, selon de Cauna (2003 : 61), apparaît comme un « espace de désillusion » :

La ville est un objet fascinant, un mirage qui déçoit ceux qui y croient et qui, malheureusement, demeurent sur ses franges, dans un sentiment d'échec, de frustration et de déception. Le rapport au quartier reste donc, au fil des années alimenté par ce sentiment d'exclusion vis-à-vis de l'urbain (de Cauna, 2003 : 69).

Sur ces espaces périphériques il semblerait que l'idée de malédiction, de cercle vicieux pèse, car le cycle de la pauvreté et l'impression de ne jamais pouvoir s'en sortir sont permanents. Ceci conditionne le caractère tragique du roman, puisque les personnages principaux essayent d'échapper de leur misère quotidienne en remontant en motocyclette vers le nord, mais le destin (sous la forme métaphorique de la ville) les rattrape :

Elles avaient raison, les vaches, vu qu'elles savaient depuis le début que, Winona et moi, ça ne pouvait pas durer. Qu'on ne pouvait pas, pour la vie, habiter suspendus au-dessus de la déveine [...]. On savait qu'elle nous rattraperait, la ville (Alexandre, 2011 : 71).

La condition insulaire, en même temps, est vécue comme un enfermement, une clôture et une prison. Nos deux jeunes gens étouffent dans cette île, et ils n'ont que 17 ans. L'idée qu'aucun nouvel horizon ne s'ouvre pour eux, qu'ils ne peuvent aller nulle part, qu'ils flottent à la dérive, sans racines, nous ramène aussi à cette insularité (en tant que métaphore politique, bien sûr). Ce n'est pas sans raison qu'Alfred Alexandre (*apud* Spear, 2011 : en ligne) se définit « comme un écrivain insulaire ».

L'insularité en tant que prison nous fait penser à d'autres notions géographiques liées à la marginalité (de Cauna, 2003 : 70), comme celle de la distance par rapport aux espaces centraux : ici, la Martinique face à la France, et même Saint-Thérèse face au centre-ville. Nous pouvons aussi citer le dynamisme des personnages qui circulent à travers les différents quartiers comme Slack ou Vénaton, face aux misérables, comme Doppy, qui ne rêvent que de rester immobiles à jamais⁹ puisqu'ils n'arrivent pas à bouger. La position des quartiers marginalisés par rapport aux lieux de pouvoir coïncide avec leur éloignement des espaces centraux. La limite matérialisant l'exclusion est marquée dans le roman d'un côté, par le port, de l'autre, par la raffinerie. L'idée de frontière socioculturelle liée à la couleur de l'argent¹⁰ est visible dans la division entre les nouveaux quartiers riches occupés par les grands de la ville et les miséreux qui habitent la rue Fièvre et la rue Sans-Retour.

En revenant au thème de l'exclusion, il est inévitable de penser à l'histoire de l'esclavage en Martinique, passé commun des membres de ces communautés exclues. Pour de Cauna (2003 : 71), il existe une reproduction des conditions sociales et spatiales d'existence entre l'habitation de l'esclave et le quartier urbain d'un côté et le béké et les classes dirigeantes de l'autre côté : la maison du béké, surélevée, bien aérée, moins bruyante, face aux cases des esclaves, sans confort ni aération et caractérisées par la promiscuité.

Ces conditions sont reproduites dans le quartier d'Évane et Winona où l'insalubrité, les installations énergétiques précaires, la promiscuité et le vacarme en sont les traits distinctifs :

On voit des litanies d'automobiles têtues et contrariées, et des motards et des piétons sauvages qui recommencent leur voukoum et battent, dans tous les sens, comme dans une sorte de labyrinthe, le macadam exaspéré [...] Toutes les rues ici, ont, à perpétuité, le même souffle haleté de forcené vivant dans un branle-bas continu de roues qui crissent, de tôles froissées, de règlements de comptes ou de chicanes à pardonner, de chants obscènes, de parfums bon marché ou d'odeurs rances de friture, de vapeurs rigolardes d'alcool, de lâchetés et d'amour neuf (Alexandre, 2011 :11-12).

Mais, selon Achille Mbembe et Sarah Nuttall¹¹, l'idée du passé colonial esclavagiste est dépassé par une nouvelle façon de lire les villes contemporaines, dans le contexte postcolonial, selon une « metanarrative of urbanization, modernization, and crisis » (Mbembe et; Nutall, 2004 : 353). La ville (sud-africaine à la base, mais extrapolable à toute ville ayant des racines africaines) est composée de frontières¹² et de lignes de fuite. Le Fort-de-France d'Alfred Alexandre nous présente cette limite entre les Églises, les politiciens, les blancs-pays et les associations d'un côté, et les quartiers « populaires » où règnent les mafias d'un autre côté.

En traversant cette frontière en tant que lignes de fuite, nous observons deux couples de personnages : d'une part Vénaton et Slack qui unissent le monde des marginalisés avec celui des riches et qui jouent le rôle de chiens de garde des gens au pouvoir pour assujettir les noirs pauvres à travers des mécanismes de contrôle qu'on analysera par la suite. Ils sont, donc, du côté du pouvoir hiérarchique hérité de l'ordre colonial. Puis, Évane et Winona, qui essayent d'échapper aux frontières économiques de leur quartier en défiant les règles imposées par les grands à travers le régime de la terreur de Slack, pour devenir des sujets décolonisés grâce à la force de leur amour. Les deux jeunes gens correspondent à ces identités dites « en fuite », migrantes et décentrées, face à la « colonialité du pouvoir »¹³.

Le statut de la ville postcoloniale est, évidemment, en relation directe avec le mode de production capitaliste. Par conséquent, nous trouvons les propriétaires et les prolétaires, terme générique qui, pour Mbembe et Nuttall (2004 : 355) englobe « slum dwellers, migrant workers, strikers, hawkers, prostitutes, domestic servants, squatters, criminal classes, and so on », terme qui, selon les mots de l'intellectuel sudafricain Charles Van Onselen (*apud*. Mbembe et Nutall, 2004 : 355) fait référence à la « seething mass of struggling humanity » bâtie sur le travail cosmopolite¹⁴ au service de l'industrie et sur l'idée de survie dans la ville contemporaine.

3. Les Personnages des bas-fonds

La même piétaille inhumaine d'inutiles, de clandestins et de petits malfrats qui se reniflent dans le noir, fument, boissonnent, se raclent le gosier et lancent des râles enrôlés et poitrinaires d'injures, de mauvaise grippe et de malédictions (Alexandre, 2011:12)

C'est ainsi que le narrateur à la première personne qualifie les habitants de son quartier¹⁵, en émettant un jugement dévastateur qui nous mène en tant que lecteurs vers une topographie de la désolation caractérisée par la précarité économique, la débauche morale, la violence et l'insécurité.

Ce n'est pas le même regard de Chamoiseau ou Confiant sur les habitants de Texaco ou du Morne Pichevin. Ici, il s'agit d'un regard impitoyable, cruel et pessimiste qui nous fait penser à une dystopie insulaire trans-caribéenne dans le sens où le récit anticipe, de façon conjecturale (Stiénon, 2012 : 1), une vision critique de la société, donnant lieu à un récit du type idéologique.

Si la dystopie est une utopie qui a mal tourné (Puig, 2017:2), elle nous renvoie à l'ouvrage de Morus où l'insularité, l'omniprésence d'un ordre supérieur et l'idée d'homogénéisation sociale sont privilégiés. Dans le roman d'Alexandre, la condition insulaire et isolée du quartier de Sainte-Thérèse est encore renforcée par l'insularité de la Martinique. Le regard du capo de la mafia y est partout. De plus, il essaye de contrôler les habitants du quartier en les soumettant à une loi particulière en rapport, comme on verra par la suite, à un ordre politique qui est finalement critiqué et qui donne lieu à la lecture politique du propre roman¹⁶ (Curiel, 2018 : 6).

Valérie Stiénon (2012 :2) souligne le fait que la dystopie est fixée sur « un imaginaire en constante mutation », le même que nous trouvons dans la ville fictionnalisée par Alexandre, où certains sujets disruptifs (Évan et Winona) essaient de trouver leur place dans une société qui ne permet pas de pensée dissidente.

Le récit idéologique d'Alfred Alexandre nous mène à la question du traitement des minorités dissidentes dans les états actuels : Quelle place ont ces sujets dans la société actuelle, dans les états nationaux actuels? Ne sont-ils pas des minorités que les puissants essayent d'éliminer où, tout au moins, d'assujettir au moyen de la violence ?

Pour Appadurai (2007 : 20), les identités migrantes créées par la circulation globale génèrent une certaine incertitude chez les identités fixes et pleines représentées par les puissants de nos sociétés actuelles. L'angoisse causée par l'incomplétude identitaire et politique, l'incertitude sociale et l'héritage d'une structure coloniale raciste favorisent le rejet et la violence envers les minorités et, de plus en plus, un acharnement sur les corps des victimes.

Le manque de travail, d'intégration et la marginalisation des minorités¹⁷ sont une source de problèmes pour les élites qui doivent accepter que leur projet d'État-nation classique ait été trahi (Appadurai, 2007 : 60). Ces minorités deviennent problématiques puisque, comme dans le roman d'Alexandre, leurs déplacements défont les frontières établies par les élites (ainsi, Évane et Winona dépassent les limites imposés par celles-ci à travers le mafieux Slack¹⁸), leurs transactions économiques sont en dehors de la légalité (la vente frauduleuse d'essence, un certain « impôt » des mafieux sur les magasiniers du coin en échange de leur protection, les bars à strip-tease, la prostitution dans les hôtels du sud de l'île...), leur créole et leur argot franco-anglais ne sont pas parlés par les élites hexagonales, leur pauvreté met en évidence l'échec des institutions pour le développement et les aides économiques.

Appadurai (2007 : 69) considère que les autorités se sentant menacées par l'incertitude créée par les minorités, peuvent devenir des « identités prédatrices », c'est-à-dire « aquellas identidades cuya construcción social y movilización requieren la extinción de otras categorías sociales próximas, definidas como una amenaza para la existencia misma de determinado grupo definido como "nosotros" ».

C'est dans ce sens que les autorités vont établir des ghettos bien délimités (comme le quartier d'Évane et Winona) où renfermer ces minorités et bien les tenir en laisse par leurs sbires (Slack¹⁹ et Vénaton, notamment). De cette façon, les autorités établissent ce qu'Appadurai (2007 : 118) appelle une « géographie de la colère » dans laquelle d'anciens conflits historiques continuent à avoir lieu (la domination béké sur l'esclavage noir ou l'exploitation capitaliste, en fin de compte):

Ils nous suivent avec des dogues, des rottweilers ou des staffs argentins sous acide, qui bavent et flairent nos boules à chaque rayon. Et ils nous palpent encore à la sortie, [...] à la recherche d'une raison valable de nous lapider la viande et les ossements qui tremblent avec (Alexandre, 2011 : 14).

Une « mythologie du crime et de l'exclusion » (de Cauna, 2003 : 57) qui revient avec violence sous forme de cercle vicieux, puisque souvent les mêmes stratégies de marginalisation employées par les identités prédatrices, sont mises en place dans le ghetto pour essayer de défendre d'autres micro-identités²⁰. Voilà une des causes de l'existence des gangs si bien fictionnalisés dans le roman : « Ces formes de sociabilité juvénile sont en effet présentes dans les quartiers populaires et montrent bien cette tension entre le territoire comme appartenance forcée, stigmatisante mais en même temps, seule identification dont les jeunes disposent » (de Cauna, 2003 : 59-60).

Dans l'espace du quartier de Slack, les jeunes s'identifient à travers une esthétique déterminée, car ils ont « le crâne lustré à zéro net et, du cou jusqu'aux pieds, des tatouages qui racontaient notre vie » (Alexandre, 2011 : 35) avec « des logos de berlines hyper-chromées. Ou de la sape griffée à mort. Ou bien des carrosseries de bondaleuses à poil et toutes huilées que montent des gangstas. Ou bien encore des bazookas de crack » (Alexandre, 2011 : 13).

Ces motifs servent, en même temps, à les différencier des gangs des quartiers avoisinants, chacun desquels ayant son major. Ici, le major qui détient le contrôle du quartier grâce à ses «

milices assassines » (Alexandre, 2011 : 22) et qui a un certain « business de mobylettes, d'autos, d'essence, de moteurs, d'immatriculations à déplaquer et à rebaptiser » (Alexandre, 2011 : 74) est, bien sûr, Slack.

Figure centrale du roman, car antagoniste direct de la voix narrative²¹, Slack reste la figure la plus séduisante même si son discours n'apparaît à aucun moment car il est toujours vu du dehors. C'est lui qui représente l'instance de pouvoir que les identités prédatrices mettent en place pour contrôler les minorités dans cette géographie de la colère, l'« *ego-falico* » qui viole les femmes et féminise symboliquement les hommes pour bien les soumettre (Dussel, 1996 : 104).

L'antagonisme avec Évan est établi d'abord pour des raisons idéologiques : tandis que celui-ci veut partir, Slack reste soumis au quartier pour l'assujettir ; Évan est un personnage sans autorité qui défie celle de Slack en flirtant avec sa danseuse préférée : Winona, « la reine dans la rue Sans-Retour²² » (Alexandre, 2011 : 19). La femme, subalterne du subalterne, est complètement chosifiée ; d'abord sans voix (« sujet historiquement muet », Spivak, 1998 : 29), elle apparaît comme une poupée, comme une voiture, comme un objet qui ne sert qu'à gagner de l'argent²³ : « Leur impossible silence. Dire et ne pas dire. Ou alors dire autrement qu'avec les mots. En laissant parler les yeux, et les cataractes qui les plissaient, pour ne plus voir les vies qui stagnaient au bout de la rue Sans-Retour » (Alexandre, 2011 : 59).

4. Les Dispositifs de contrôle

Je travaille beaucoup dans mes textes sur la question de la marge, de l'enfermement, comment les pays qui se prétendent libres construisent en fait des dispositifs d'enfermement dans les quartiers, dans les villes, dans les esprits, dans les corps (Alexandre, *apud* Spear, 2011 : en ligne).

Tout au long du roman nous trouvons différentes instances de pouvoir qui exercent leurs stratégies de contrôle sur les sujets subalternes : les « pum pum girls », les habitants du quartier et, finalement, les identités insulaires sont des victimes des relations de pouvoir personnifiées dans le roman par le personnage de Slack (qui n'est pas du tout l'instance supérieure, comme l'on verra par la suite).

Celui-ci soumet les corps des jeunes filles à certains rituels, leur demandant d'accomplir les cérémonies indiquées et de présenter des signes qui marquent bien leur appartenance au *boss*. Tel que Foucault l'a décrit dans son essai *Surveiller et punir* (1975), il s'agirait du « siège politique du corps » (Foucault, 2002 : 33) qui va de pair avec une utilisation économique du même dans un système d'assujettissement violent, froid et calculé.

Productif et soumis, le corps des « pum pum girls » est marqué d'un « S » tatoué en bas du dos ; parfois elles sont cajolées par le major jusqu'à finir de bon gré à son service, parfois il les prend par les cheveux et les oblige à danser nue... selon son humour.

Avec Winona, par contre, la cérémonie d'assujettissement se déroule de façon cyclique à travers l'ingestion de viande hachée crue, qu'il lui enfonce dans la bouche et l'oblige de mâcher. Cette cérémonie exerce un pouvoir embaumant sur la psyché malade du major qui regarde, béat, à quel point son autorité est obscène et épuisante²⁴ ; en même temps, cette « étrange fornication » (Alexandre, 2011 : 100) crée un lien très fort entre les deux personnages. Son caractère instable et incompréhensible est mis en relief à plusieurs reprises. Névrosé, il terrorise les *girls* car :

On ne sait jamais quoi penser avec lui. C'est comme ça qu'il est Tout le temps. Quand il est seul avec nous, il est gentil et caressant [...]. Et puis, brusquement, sans raison, il a le visage qui se bloque. Il a le regard qui se fronce et il se met à nous hurler dessus et il nous insulte et il nous cogne (Alexandre, 2011 : 74).

Le manque d'une norme de comportement, fait aussi penser au besoin, de la part de la victime, d'intérioriser les règles que le victimaire (cette identité prédatrice) a établies pour ne jamais réveiller sa colère. C'est le principe de la maltraitance à laquelle Winona a toujours été soumise : d'abord par Doppy, son père, et puis par Slack, son maquereau.

Outre l'élément intempestif du caractère de cette instance de pouvoir, sa toute-puissance et son ubiquité sont aussi mises en relief dans le roman. On pourrait dire, en nous appuyant à nouveau sur Foucault (2002 :178), que « l'appareil disciplinaire parfait permettrait de tout voir de façon permanente d'un seul coup d'œil ». Dans le quartier d'Évane et Winona, « il est partout, Slack, et [...] il observe tout » (Alexandre, 2011 : 30), s'il décide de ne pas punir tout de suite le jeune couple, c'est parce que « Slack avait choisi de fermer l'œil. Il n'était pas pressé, le tyrannique » (Alexandre, 2011 : 73). Cet œil tout-puissant paraît être au milieu du panoptique pour tout surveiller, soit de lui-même, soit à l'aide de sous instances de pouvoir qui peuvent fournir des informations mais aussi être punies de ce fait : exactement comme les messagers des vieux tyrans, sacrifiés pour avoir donné une mauvaise nouvelle.

C'est le cas de Manuel, le boutiquier, « qu'il abatrait de deux balles dans la bouche » (Alexandre, 2011 : 77) en tant que première victime du « rite punitif » (Foucault, 2002 : 63) mis en place pour se venger de la dissidence de Winona et Évane. Pour le narrateur, la punition a été très douce car les instances supérieures lui ont fait comprendre « que ce n'était pas buvable, le dégoût de sang » (Alexandre, 2011 : 81) et il s'est limité à envoyer « deux mastas me déboîter les os, histoire de me faire comprendre » (Alexandre, 2011 : 82).

Quant au subalterne du subalterne, Winona, elle subit le pire car, d'abord sa bouche sera purgée à l'acide et plus tard, elle sera victime d'un viol collectif qui provoquera sa mort. La violence exercée sur le corps des victimes est, comme affirme Appadurai (2007 :118), de plus en plus caractéristique de cette « géographie de la colère ».

Le pouvoir, dans sa « modalité disciplinaire » (Foucault, 2002 : 222), est capable de neutraliser la dissidence à travers une hiérarchie de pouvoir verticale et étanche, qui efface toute possibilité de dépasser ses limites. En ce sens, Slack est le maître incontestable du quartier, héritier de la verticalité des relations hiérarchiques typiquement coloniale :

C'était lui le patron, Slack, et tout le monde acceptait. Même les juges et même les babylones dans leurs voitures banalisées. Même les Églises et les associations qui, Vénaton en tête, étaient chargées, au côté de Slack, d'endormir nos colères.

C'est pour ça aussi, à EDF, qu'ils voulaient nous biffer la lumière, pour que, là-bas, dans le reste du pays, ils n'aient pas à reconnaître, comme au grand jour, que, sans Slack, jamais ils n'auraient pu tenir notre territoire sous contrôle. Que, sans lui, jamais les marchandises en stockage n'auraient pu dormir, intactes, sur le port. Pour vivre en paix, ils avaient besoin de l'emprise négative de Slack sur les déshérités qui végétaient dans le quartier (Alexandre, 2011 : 40).

Mais, hiérarchie oblige, l'instance supérieure, non contente avec le carnage commis contre Manuel, peut prendre certaines mesures pour le remplacer au cas où le major ne soit plus capable de tenir en laisse ses sujets²⁵ : voici la perversité du système de contrôle de la pensée coloniale.

5. Le Marronnage en tant que pratique décoloniale

La memoria dunque è legata al luogo, e nella città essa rinasce segretamente e ambiguamente come lo fece nella piantagione (Ghinelli, 2006:122).

Ce qu'Évane et Winona vont mettre en place, défier Slack et aussi les juges, les Églises, les associations, etc... est évidemment en rapport avec une pratique coloniale de la population esclave africaine : le marronnage.

La désertion des esclaves des plantations pour former une communauté libre, fuyant un régime de la terreur et des mauvais traitements (Debbasch, 1961 : 23) est un phénomène habituel dans les Caraïbes depuis le XVI^e siècle. La soif de liberté étant à la base de cette pratique, le marronnage comporte, comme Rafael Lucas (2002 : 14) le considère, « une résistance à la dynamique de brouillage ontologique que contient l'esclavage » ainsi qu'une contestation à ce système déshumanisant.

Du point de vue décolonial, le marronnage peut être compris en tant que fuite non seulement physique, mais « huida de la totalidad euromoderna en un movimiento para afirmar la exterioridad trans-ontológica » (Lebrón Ortiz, 2020 : en ligne), car il s'agit d'un mouvement envers la reconnaissance ontologique du sujet en tant que tel, en dehors de la logique euro centrique qui prive les sujets colonisés et racialisés de la possibilité de l'être. Selon le philosophe portoricain Maldonado-Torres (2007 :158), le marron qui fuit la « colonialidad del ser », devient autonome et récupère l'humanité que la modernité européenne lui avait enlevée.

Tant l'idée de régime de la terreur que celle de déshumanisation sont présentes dans le roman d'Alexandre derrière la figure de Slack qui aide à mettre en place, comme on l'a déjà vu, un système oppressif et anéantissant, qui opère la réification du sujet féminin et un assujettissement à la loi du plus fort à travers la violence. En ce sens, vu qu'il personnifie la hiérarchie euro centrique coloniale et la négation de l'extériorité ontologique des protagonistes, leur tentative de fuite est un essai de décolonisation de l'être qui ne va, malheureusement, qu'à aboutir à la destruction physique et la douleur.

Si, comme nous avons vu précédemment, la ville est directement liée à la case de la plantation (de Cauna, 2003) et la montagne au lieu de la liberté où s'enfuient les esclaves, l'itinéraire que suivent les deux protagonistes paraît un calque de celui emprunté par les anciens marrons : « la ville enfermait Winona » (Alexandre, 2011 : 69) déclare Évane. Ils bâtissent une série de binômes où les deux termes s'opposent : la ville, symbole d'impureté, fausseté, haine, esclavage et mort contre la montagne, symbole de pureté, authenticité, amour, liberté et vie²⁶. Ce binôme est typique dans l'imaginaire littéraire antillais où le morne, les hauts lieux apparaissent mythifiés comme lieu de résistance, tandis que la plaine, près des rivages où les plantations sucrières étaient situées, symbolise l'oppression (Lucas, 2002 :25).

Dans la conscience du protagoniste, un autre binôme prend place en opposant les espaces urbains des riches et ceux des pauvres, correspondant à la distinction que nous avons faite auparavant entre la résidence du béké et les cases des esclaves dans la plantation. L'idée de ne pas avoir le droit de rester dans les quartiers résidentiels est très présente, puisque les « crasseux » appartiennent à une topographie de la misère les assujettissant. Cette distinction à niveau urbain, prend la forme de dispositifs de contrôle et de différenciation des classes sociales, comme Mbembe et Nuttall l'expriment :

A socioeconomic fragmentation is also visible in the built environment of the city: a geography of fortifications and enclosures; increasing demand for spatial and social insulation; and reliance on technologies of security, control, and surveillance. In this context, the stranger and the criminal now assume, more than ever, greater prominence in most urban imaginations. These extreme forms of fortification need to be counterbalanced by attention to other, varied responses to the city's transformations, most of which reflect the complexities of class, race, generation, and ideology (Mbembe et Nuttall, 2004 : 365).

Ainsi, le ghetto apparaît comme une fortification surveillée par Slack et Vénaton²⁷, un « pays maudit » (Alexandre, 2011 : 107) duquel il fut absolument se sauver pour atteindre les rêves de

jeunesse représentés par « Éden Ouest », lieu d'innocence en dehors de l'île où le désir de vivre en tant que sujets décolonisés apparaît. Cet endroit qui reprend l'idée de « terre promise » (Debbasch, 1961 :50) est entouré d'un halo de quiétude et de protection similaire à celui des communautés marronnes. Ces communautés dérangent le bon fonctionnement du système et qui entraînent une dépense économique supplémentaire, tant à cause de la perte du capital investi dans l'esclave que du salaire destiné aux agents répressifs (Lucas, 2002 : 14).

Dans le roman, rien que le rapprochement des deux adolescents est perçu comme un défi de la loi de Slack :

Tout le monde savait que je m'étais logé, près de la raffinerie, un petit morceau de territoire à part. Dans le quartier, il n'y avait pas de place pour les vies cachées, individuelles. Et si on avait pu, pendant plus de trois mois, nous croire à l'abri, Winona et moi, c'est simplement que Slack avait choisi de fermer l'oeil (Alexandre, 2011 :73).

Comme dans le cas de certains marrons qui sont perçus comme des parasites parce qu'ils se cachent dans la plantation survivant grâce à la solidarité des esclaves ou à de petits vols et qui sont « parfois » tolérés du patron (Debbasch, 1961 :87), nos deux protagonistes ont essayé de vivre à part, mais la main toute puissante du *boss* ne va pas permettre cette résistance à son pouvoir.

Comme Carla Ghinelli le dit aussi, le marronnage :

È un concetto che è stato ripreso nel corso degli anni in senso metaforico, per esprimere tutte le pratiche volte ad eludere la dominazione, e la persistenza di questo termine è piuttosto eloquente riguardo alla situazione post-coloniale della Martinica di oggi (Ghinelli, 2006 : 32-33).

C'est dans ce sens que les deux personnages vont essayer de se révolter contre l'autorité représentée par Slack, mais aussi contre toute une société qui exerce la domination et l'exclusion de certaines minorités : contre les forces de l'ordre qui viennent dans son quartier pour étouffer les possibles révoltes; contre les officiels, vigiles et caméras qui les zooment en surveillant leurs mouvements (deuxième instance du panoptique représenté par Slack); contre les politiciens de gauche qui se contentent de donner des aides à travers les associations au lieu de mettre en place la vraie révolution ; contre les nouvelles églises²⁸ qui aliènent les plus démunis (et dangereux)... En somme, contre les dispositifs de contrôle mis en place par la société capitaliste pour assujettir les individus et maintenir un *statu quo* fondé sur l'inégalité et l'exploitation exercée par la même caste dominante depuis des siècles d'histoire martiniquaise, la même caste qui a établi l'esclavage, qui a décidé son abolition mais en perpétrant la domination économique, et qui, aujourd'hui, continue d'occuper les postes de pouvoir.

6. Conclusion

La Migliore letteratura martinicana di oggi mette in pratica una resistenza astratta, perché la schiavitù è stata abolita e la dominazione si è fatta discreta (Ghinelli, 2006: 125).


Alfred Alexandre montre à travers le parcours de deux personnages des bas-fonds de Fort-de-France les stratégies de contrôle que la société capitaliste exerce sur les minorités considérées comme problématiques. Maintenus dans un statut économiquement précaire, ces minorités sont sur la corde raide : les révoltes sont étouffées bien avant de se produire à travers une domination idéologique exercée par les gouvernements de la métropole via les églises, les associations et les partis dits de gauche mais qui ne sont qu'un masque de plus du libéralisme sauvage.

Les deux jeunes gens ont dépassé les limites de cette topographie de la misère et la colère représentée par le quartier Sainte-Thérèse de Fort-de-France, ils ont défié l'autorité en essayant de devenir des sujets décolonisés et, par conséquent, ils ont été punis. Mais le caractère tragique du dénouement est annoncé depuis le début car le narrateur se permet certains commentaires qui vont anticiper la disparition de la jeune fille²⁹ et de leurs « rêves inaboutis » (Alexandre, 2011 : 12).

La touche dystopique du roman et son pessimisme sont un reflet de la société actuelle : « je n'avais plus rien à perdre. Ni patrie. Ni église. Ni amour pour personne » (Alexandre, 2011 : 135) déclare Évan pour clore son récit. Projets nationaux trahis (Appadurai, 2007 : 60), croyances religieuses manipulées par le système capitaliste, libertés de plus en plus coupées et parcours vitaux bien balisés... à quoi bon continuer de vivre dans un monde si hostile si ce n'est pas pour essayer d'atteindre la liberté.

Évane prend un revolver, il tue Vénaton en essayant aussi de supprimer Slack, les représentants de ce système de contrôle capitaliste. Avec ce geste final, l'auteur nous montre son point de vue face aux inégalités : la seule issue possible pour ce système est la violence.

ORCID iD

Silvia Hueso  <https://orcid.org/0000-0002-0290-4017>

Notes

1. Soulignons l'importance du personnage historique homonyme et sa valeur symbolique dans le roman : nous pouvons le prendre en tant que clef de lecture.
2. Pour Laurent Jalabert, « la situation sociale aux Antilles est traversée par des conflits sociaux récurrents qu'il conviendrait de mieux comprendre et qui sont animés de modalités spécifiques, propres aux espaces insulaires : blocus et paralysie des îles, longévité des grèves, occupations durables de sites, revendications radicales » (Jalabert, 2010 : en ligne). Le quartier de Sainte-Thérèse, s'est développé grâce à l'exode rural lors de la fermeture des usines sucrières vers les années 1950-1960. Sa localisation près du port, en a fait le berceau de plusieurs manifestations revendicatrices, notamment, en 2009 où une grande émeute contre les inégalités et exclusions auxquelles le peuple martiniquais se voit confronté a eu lieu. Selon l'article « Violences en Martinique » (*Le Parisien*, 25/02/2009), l'avenue Maurice Bishop a été le centre névralgique des actions citoyennes : voitures et débris brûlés et magasins pillés par une cinquantaine de jeunes masqués provenant de différents quartiers de la ville.
3. Une partie de la critique place son ouvrage dans le mouvement de la post-créolité, à mi-chemin entre l'héritage créoliste (visible à travers la langue française créolisée de ses ouvrages, la présence de la thématique des quartiers populaires et le travail symbolique sur la ville même) et la distance des romans à thèse créolistes qui montraient la ruralité, en s'éloignant du questionnement identitaire pour pencher vers le nihilisme (Stampfli, 2019 : en ligne). Une autre partie problématise cette appartenance parce qu'Alexandre montre des sujets errants et marginaux qui se démarquent de précédentes visions mystificatrices de l'identité créole (Simasotchi-Bronès, 2016 : en ligne). Dans un entretien réalisé par Francesca Torchi, Raphaël Confiant a nié la même existence d'une réflexion commune dans les auteurs de dernières années, et, si bien il considère qu'Alexandre est assez talentueux, il ne le voit pas comme un auteur post-créole (Torchi, 2004 : en ligne). Il faut aussi souligner que, à travers le manque de sens vital des personnages de ses romans, Alexandre montre sa désillusion face aux discours politiques de la génération précédente qui seraient restés vides à cause de l'appropriation bourgeoise : « Négritude, Créolité, qui sont des pensées de la dissidence, ont été récupérées par la bourgeoisie qui l'utilise à son profit pour asseoir et maintenir son pouvoir sur un certain nombre d'autres groupes sociaux » (Alexandre, apud. Artheron, 2007 : en ligne). Même en reconnaissant sa filiation du côté des œuvres de Glissant, Confiant et Chamoiseau, Alexandre a affirmé le dépassement de la créolité puisque sa façon de montrer la ville n'est pas conditionnée par l'univers plantationnaire, à différence des auteurs créoles qui montrent l'exode rural. Sa littérature est habitée de personnages « essentiellement urbains

[...] individualistes et pris dans des problématiques actuelles » (ibid.). Il considère que les étiquettes utilisées dans le champ littéraire ne sont pas pertinentes car on ne peut pas placer des auteurs qui ont un style littéraire très différent dans la même case (comme, par exemple, Chamoiseau et Confiant) ; il souligne l'existence d'une ligne de continuité avec celle des écrivains précédents, l'histoire littéraire opérant par sédimentation, ce qui fait de la post-créolité un « effet de la créolité » (Tremblay, 2015 : 18).

4. Dans cette description initiale de la ville, nous la voyons personnifiée en folle furieuse et alcoolique (« se délayer la fièvre dans la fureur et dans le rhum » Alexandre, 2006 : 11), en « fille naufragée » (Alexandre, 2006 : 11), annonçant la mercantilisation de l'amour et des corps (« baisers marchandés », Alexandre, 2006 : 11). Nous la trouvons comme un labyrinthe inondé de bruyantes voitures enragées (« litanies d'automobiles têtues et contrariées », Alexandre, 2006:11) et de violence n'ayant, finalement, aucune issue, puisqu'on est là « comme ça. Pour rien. Pour se faire bouler la tête comme des giratoires. Et puis tomber, repus, shootés, finis » (Alexandre, 2006 : 12). Coutelas et revolvers sont le dernier détail de cette jolie toile de la « ville idéale » que le narrateur nous dépeint avec un ton poétique mais plus près d'un Bukowski que d'un Supervielle ; une poésie de la misère pour désigner une topographie de la misère : de la Rue Fièvre à Rue Sans-Retour, traversant la Rue Veille-aux-Morts (Alexandre, 2011 : 12).

5. Même s'il reconnaît sa filiation avec les mouvements littéraires précédents des Caraïbes francophones qu'il conçoit comme une série de couches superposées et non pas en tant que rupture, en analysant les auteurs qui ont le plus influencé son écriture, Alexandre parle de littérature américaine : Steinbeck, Faulkner, Dos Passos, Carpentier, Márquez, et Glissant (Tremblay, 2015 : en ligne).

Son but est de créer un projet d'écriture qui opère une « déconstruction de la mécanique idéologique mise en place en Martinique depuis la négritude et la créolité » (ibid.), car il se dit plus intéressé aux aspects politiques et sociaux, du à sa formation en tant que philosophe, qu'aux questions autour de l'identité culturelle. Ceci, selon Afef Benessaïeh, est question de toute une génération appelée « post-créole » qui reconnaît l'importance de la négritude césarienne et de la créolité des années 1970-1980 dans la formation identitaire et culturelle de la Martinique, mais qui voit dépassé le projet des intellectuels créoles. Aujourd'hui les auteurs culturels martiniquais considèrent le créolité comme une esthétique passiste, nostalgique et ankylosé ; un discours qui est devenu hégémonique et essentialiste car réduit au folklore et qui donne une importance exagérée à la question identitaire au détriment de la domination politique ou économique. Les nouveaux écrivains se situent donc en dehors de la créolité, en envisageant davantage la marginalité urbaine, les problématiques sociales et les expériences subjectives assez crues, dans un mélange générique assez remarquable et en se faisant écho des conséquences de la modernisation des îles. Si bien ils ne font pas école car ils ne partagent pas de projet littéraire commun, on peut les considérer post-créoles parce qu'ils sont arrivés dans le champ cultures après la créolité, en faisant preuve de transculturalité (Benessaïeh, 2020 : en ligne).

6. Da Cauna reprend la métaphore de la « mangrove urbaine » en tant qu'« expression d'une nouvelle conception identitaire, révélatrice de la complexité de l'univers antillais » (de Cauna, 2003 : 19) en tendant une perche à la question identitaire de *l'Éloge de la créolité* Bernabé, Chamoiseau et Confiant (1989).
7. Pour Boury (2014 : 113), « vivre dans un habitat insalubre signifie avoir un logement exigu, dont le plancher n'existe quasiment plus, vivre dans la promiscuité et subir toutes sortes de nuisances, ne pas avoir les moyens de se doter du confort minimum, ne pas avoir la possibilité d'envoyer tous ses enfants à l'école au-delà de la scolarité obligatoire... ». Il considère que l'insalubrité touche aussi aux matériaux utilisés dans la construction de logements qui ne respectent pas les normes de sécurité, ainsi qu'à l'inexistence des réseaux d'assainissement ou à leur précarité, source de maladies infectieuses. Enfin, il l'associe à la précarité sociale des habitants, touchés par le chômage.
8. En 2011, selon l'INSEE, 21% de la population martiniquaise est au chômage, mais ce 21% correspond à la population active qui ne représente que 50% du total de la population martiniquaise ; ce taux augmente jusqu'à 60% concernant les jeunes de 15 à 24 ans. Ces données sont très pessimistes, puisqu'en France métropolitaine, le chômage n'atteint que 10% de la population.
9. « Le paradis, le vrai, le dernier, ce n'était pas de partir, mais de pouvoir rester sur son caillou, pour échapper au mouvement collectif des vagues qui à force rendait fou » (Alexandre, 2011 : 53).
10. Lindsay Bremner considère que dans la ville africaine moderne « the colour of one's money rapidly replaces skin colour as the currency of showy success » et que « acquisitiveness goes hand in hand

with that other must-have suburban attitude: lack of curiosity about everyone else» (Bremner, *apud* Mbembe et Nuttall, 2004 : 359).

11. Les deux théoriciens, en analysant le concept d'« africanité » (que nous pouvons trouver à la base de la Négritude césairienne mais qui a aussi été dépassé par l'Antillanité-Glissant, la Créolité-Chamoiseau/Confiant/Bernabé et le Tout-Monde-Glissant) arrivent à conclure qu'il est fondé sur la dé-localisation, due aux différentes migrations et diasporas que le peuple africain a subi: « historically, the continent has been and still is a space of flows, of flux, of translocation, with multiple nexuses of entry and exit points. As evinced by numerous recent studies, the continent we have in mind exists only as a function of circulation and of circuits» (Mbembe et Nuttall, 2004 : 351).
12. Pour Samuelson (2007 : 247), dans les villes sud-africaines cette frontière est établie de façon géopolitique, entre la ville et le reste du continent ; de façon temporaire entre le passé apartheid et le présent post-apartheid ; puis, de façon socio-économique entre l'espace habité par les riches et par les pauvres. Dans les villes antillaises, la frontière apparaît entre la ville et l'île d'un côté et la métropole de l'autre côté, entre le passé esclavagiste et le présent post-esclavage, ainsi qu'entre riches et pauvres.
13. Expression du sociologue Aníbal Quijano qui définit parfaitement le modèle mondial du pouvoir: « colonial / moderno, capitalista y eurocentrado » (2014: 798).
14. Cosmopolite dans son sens étymologique : kósmos/univers, politis/citoyen. Ceci fait référence au travail des citoyens du monde, puisque dans la ville postcoloniale nous trouvons des identités migrantes. Ceci est relié à l'identité monde glissantienne. Pensons aux Antilles : ni européennes, ni africaines, ni asiatiques, mais avec des identités métisses, créoles, migrantes.
15. Ils sont les « damnés de la terre » de Fanon ou ces « groupes humains qui ont subi les pires violences de l'histoire, des groupes qui ont souffert et souvent souffrent encore d'être marginalisés et opprimés [...] une communauté d'oppression subie, une communauté d'exclusion imposée, une communauté de discrimination profonde » comme le dit Aimé Césaire dans son *Discours sur la négritude* (1994 [1987] : en ligne).
16. L'existence d'un espace arcadien appelé « Éden Oest » où les valeurs humaines puissent avoir lieu ainsi que le statut d'*outsider* des protagonistes que symbolise l'alternative libératrice à ce système oppresseur (Curiel, 2018 : 9) met aussi en relation le roman d'Alexandre avec la dystopie littéraire. Ce dernier élément, comme on verra par la suite, nous fait penser au marronnage en tant que subversion de l'ordre esclavagiste.
17. « A causa de su estatus mixto, las minorías crean incertidumbres respecto del ser nacional y de la ciudadanía nacional. Su estatus jurídicamente ambiguo ejerce presión sobre las constituciones y los ordenamientos legales. Sus movimientos desafían la vigilancia de las fronteras. Sus transacciones financieras borran las líneas divisorias entre las economías nacionales y entre las transacciones lícitas y las delictivas. Sus idiomas exacerbán las preocupaciones sobre la coherencia cultural de la nación. Sus estilos de vida son un modo sencillo de desplazar las tensiones comunes de la sociedad, especialmente en las sociedades urbanas [...] Y cuando son pobres son símbolos cómodos del fracaso de numerosas formas de desarrollo y de asistencia social » (Appadurai, 2007: 63).
18. « En dehors de la zone autorisée, entre la rue Fièvre et la rue Sans-retour, jamais il n'y aurait pour des gens comme nous d'espace où prendre ses aises » (Alexandre, 2011 : 33).
19. « Des officiels, très haut placés, avaient missionné leurs colons pour passer un lavement sur son dos, Slack. Et lui faire entrer fond dans sa cabèche que ce n'était pas buvable, le dégoulis de sang qu'il avait vidé comme un malpropre sur le bitume » (Alexandre, 2011 : 81).
20. Dans ce sens, la même violence qui a été exercée pendant des siècles de domination coloniale est perpétrée par une certaine partie de la population qui ne réussit pas à décoloniser ses relations sociales (ou qui ne le désire pas, car elle est bénéficiaire du pouvoir établi). Il s'agit de relations verticales qui font penser à la hiérarchie coloniale établie par les Européens. Face à cette violence, la pensée décoloniale revendique la non-violence, l'éloignement de la « non éthique de la guerre » (Maldonado-Torres, 2007 : 137) et du « *ego conquiro* » dont Enrique Dussel (1977 : 15) parle et qui a précédé l'*ego cogito* cartésien comme nous pouvons le voir dans la violence de la conquête et du génocide des habitants de l'Amérique. Il s'agit aussi d'un « *ego falico* » qui non seulement a commis de violences sur les femmes des peuples originaires, mais qui a aussi féminisé les sujets masculins des terres conquises pour mieux exercer sur eux la domination symbolique.

21. « On n'était plus de la même race, lui et moi. Je m'étais adouci, il s'était endurci. Je voulais trouver une fille valable et me sortir de l'avenue. Lui, il avait accepté l'idée qu'en dehors de la zone autorisée, entre la rue Fièvre et la rue Sans-retour, jamais il n'y aurait pour des gens comme nous d'espace où prendre ses aises » (Alexandre, 2011 : 33).
22. Nom de la rue qui illustre également la voie sans issue dans laquelle se trouvent les personnages.
23. Les jeunes filles sont droguées par les jeunes hommes pour coucher avec ; on parle d'elles comme des « sistas », « baby love » (Alexandre, 2011 : 18) « poupée », « gobeuse » (Alexandre, 2011 : 19), en soulignant leur naïveté et leur utilité uniquement sexuelle : « Et les rares fois, Slack, où il venait, en face de chez Manuel, mélanger sa grandeur à nos crasses, à nous autres petites huiles, c'était pour badjoler à propos du dernier petit morceau de fessaille qu'il s'était douciné en cale sèche » (Alexandre, 2011 : 31). Ajoutons également que le texte s'appuie sur un lexique relevant du registre de l'automobilistique pour la représentation des corps : on remarque leurs « pentes, fentes et jantes » (Alexandre, 2011 : 21). Il s'agit pourtant de la complète réification du sujet subalterne.
24. « Il est resté à regarder, fasciné, la mâchoire résignée de Winona ruminer le lambeau de viande forcé, qui la mettait, on aurait dit, au bord de la rupture et de l'évanouissement. [...] Tout son corps était relâché, sans résistance, à l'abandon, comme sous l'emprise d'un envoûtement. Tandis que son esprit dévissait, n'imprégnait plus le défilé, en roue libre, de la vie qui l'environnait. Seule sa mâchoire, allée-venue de nerfs et de muscles attentifs à la volonté mauvaise de Slack, paraissait, à la manière d'une raison folle, comprendre et adhérer à la logique insensée des tracées sur lesquelles il était en train de la conduire » (Alexandre, 2011 : 98).
25. « Alors, s'il n'était plus en état de tenir la zone en soumission, qu'il ne se tracasse pas, va, on saurait lui trouver un doublon. Ici même. Dans ses propres milices, Slack. Un capo qui, sous cape, rêvait depuis longtemps de grimper sur l'estrade pour carrer à la place du gèreur. Et qui serait trop content de lui ferrailer, tout de rouge dans le derrière du crâne, une grainée de chevrotine plombée de clous » (Alexandre, 2011 : 82).
26. Winona « disait alors qu'ici, là-haut, loin de la ville, il n'y aurait jamais, sur sa peau à elle, comme dans sa tête et dans son cœur, ni maquillage ni fausse lumière, juste ses paupières sans comédie, sans tentative de vaine esquivé » (Alexandre, 2011 : 58).
27. Vénaton « le gèreur à grande gueule des association chargées de saupoudrer le quartier, pour nous maintenir sous contrôle » (Alexandre, 2011 : 14). « Il y a des sousès de chez nous [...] qui se font embaucher, avec la bénédiction de Slack et de Vénaton, pour nous comptabiliser et nous pointer du doigt dès qu'on s'écarte du tracé autorisé pour tous les déplacements » (Alexandre, 2011 : 15).
28. « Comme si tous ces civils en rupture d'espérance, toutes ces religions avec leurs sermons et leurs chants brimbalés, leurs baptêmes quotidiens, leurs sacrements sans fin qu'on voyait s'envoyer monter d'un bout à l'autre de l'avenue, c'est tout ce que ce pays avait trouvé, en désespoir de cause, pour nous tenir, nous autres infernaux, hors de la solitude et de la colère, et empêcher que le fond de la nuit ne s'effondre sous ses pieds » (Alexandre, 2011 : 75). Référence évidente à l'église évangélique qui campe de plus en plus en Amérique Latine et qui, comme par hasard, a joué un rôle fondamental dans l'élection de l'extrême-droitiste Bolsonaro au Brésil (Détroit, 2018 : en ligne).
29. Évane déclare : « c'est là que je veux vivre et puis mourir, entre le souvenir de Winona roulé comme un parfum autour du cou et la nuit blanche qui veille, de ses yeux rouges, sur nos rêves inaboutis » (Alexandre, 2011 : 12) ; « à mesure que la fumée me voilait le regard, c'est toute la ville on aurait dit, qui fumait et qui pleurait » (Alexandre, 2011 : 46).

References

- Alexandre A (2011) *Les villes assassines*. Paris: Écriture.
- Anonyme (2009) Violences en Martinique. *Le Parisien*, URL: <http://www.leparisien.fr/politique/violences-en-martinique-25-02-2009-422906.php>.
- Appadurai A (2007) *El rechazo de las minorías. Ensayo sobre la geografía de la furia*. Barcelone: Tusquets.
- Benessaïeh A (2020) Je suis noire et multiple : dire autrement le métissage dans la Caraïbe». *Archipelies* 10, URL: <https://www.archipelies.org/945>.

- Bernabé J, Chamoiseau P & Confiant R (1993[1989]) *Éloge de la créolité*. Paris: Gallimard.
- Boury F (2014) Maîtriser la mangrove urbaine, une politique de réaménagement des quartiers pauvres et d'habitat spontané à Fort-de-France. *Informations sociales* 6(6): 109–116. URL: <https://doi.org/10.3917/inso.186.0109>.
- Césaire A (1994 [1987]) Discours sur la négritude. *Discours sur le colonialisme*. Paris: Présente africaine, pp. 82–84.
- Curiel A (2018) La distopía literaria. *Revista de la Universidad de México* 10: 6–12. URL: <https://www.revistadelauiversidad.mx/download/fd8412ab-60fe-4358-899b-1a03f11dbb69?filename=utopias-y-distopias>.
- De Cauna A (2003) *L'image des quartiers populaires dans le roman antillais*. Paris: Karthala.
- Debbasch Y (1961) Le marronnage : Essai sur la désertion de l'esclave antillais. *L'année sociologique* (1940/1948) III(12): 1–112. URL: https://www.jstor.org/stable/27885927?seq=1#metadata_info_tab_contents.
- Deleuze G & Guattari F (1994 [1980]) *Mil Mesetas. Capitalismo Y Esquizofrenia*. Valence: Pre-textos.
- Détroit L (2018) Églises évangéliques : Au service du dieu capital. *Journal Lutte Ouvrière*, n° 2629, 19/12/2018. URL: https://journal.lutte-ouvriere.org/2018/12/19/eglises-evangeliques-au-service-du-dieu-capital_115819.html.
- Dussel E (1996 [1977]) *Filosofía de la liberación*. Bogotá: Nueva América.
- Fanon F (1975 [1961]) *Les damnés de la terre*. Paris: François Maspéro.
- Foucault M (2002 [1975]) *Vigilar y castigar: nacimiento de la prisión*. Buenos Aires: Siglo XXI.
- Ghinelli P (2006) *Caraibi. Fort-de-France o la città invisibile*. Milan: Unicopli.
- Glissant É (2016 [1996]) *Introducción a una poética de lo diverso*. Madrid: Cinca.
- Insee (2011) L'enquête emploi en Martinique du deuxième trimestre 2011 : taux de chômage stable à 21%. *Premiers résultats*: 87, n° 87, 20/12/2021. URL: <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1290875>.
- Jalabert L (2010) Les mouvements sociaux en Martinique dans les années 1960 et la réaction des pouvoirs publics. *Études caribéennes* 17, URL: <https://journals.openedition.org/etudescaribeennes/4881?lang=es#bibliography>.
- Lebrón Ortiz P (2020) Teorizando una filosofía del cimarronaje. *Tabula rasa* 35: 133–156.
- Letchimi S (1992) *De l'habitat précaire à la ville : l'exemple martiniquais*. Paris: L'Harmattan.
- Lucas R (2002) Marronnage et marronnages. *Cahiers d'Histoire. Revue d'histoire critique* 89: 13–28. URL: <http://journals.openedition.org/chrhc/1527>.
- Maldonado-Torres N (2007) Sobre la colonialidad del ser: contribuciones al desarrollo de un concepto. In: C-G Grosfoguel (eds) *El giro decolonial: Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*. Bogotá : Siglo del hombre editores, 127–168.
- Mbembe A & Nuttall S (2004) Writing the world from an african metropolis. *Public Culture* 16(3): 347–372.
- Puig S (2017) Banlieue et dystopie en littérature urbaine : le cas de *Zone cinglée* et de *René*. *Itinéraires* 2016-3/2017, URL: <http://itineraires.revue.org/3546>.
- Quijano A (2014 [2000]) Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina. In: *Cuestiones y horizontes: de la dependencia histórico-estructural a la colonialidad/descolonialidad del poder*. Buenos Aires: CLACSO, 777–832. URL: <http://biblioteca.clacso.edu.ar/clacso/se/20140507042402/eje3-8.pdf>.
- Samuelson M (2007) The city beyond the borders : the urban worlds of Duiker, Mpe and Vera. *African Identities* 5(2): 247–260. URL: <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/14725840701403523>.
- Simasotchi-Bronès F (2016) Alfred Alexandre : écrivain 'post-créol(ist)e' ? *Présence Francophone : Revue internationale de langue et de littérature* 87(1): 43–67. URL: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol87/iss1/6>.
- Spear T (2011) Alfred Alexandre, cinq questions pour Île en Île » [Archive vidéo]. URL: <https://www.youtube.com/watch?v=LxxyRDQK-aE>.
- Spivak GC (1998 [1985]) *¿Puede hablar el sujeto subalterno?* Traduction de José Amícola. *Orbis Tertius* III(6): 175–235. URL: http://www.memoria.fahce.unlp.edu.ar/art_revistas/pr.2732/pr.2732.pdf.
- Stampfli A (2019) Les romans d'Alfred Alexandre, de Frankito et de Jean-Marc Rosier : une nouvelle mouvance littéraire antillaise post-créoliste ? *Archipélies* 7, décembre 2012, partie 1. URL: <https://www.archipelies.org/496#>.

- Stiénon V (2012) Dystopies de fin du monde. Un poétique littéraire du désastre. *Culture, le magazine culturel de l'Université de Liège*: 1–10, décembre 2012, partie 1. URL: <http://hdl.handle.net/2268/136116>.
- Torchi F (2004) Heureusement que j'ai commencé par le créole !. *Francofonia* 47: 119–134. URL : <https://www.montraykreyol.org/article/entretien-avec-raphael-confiant-heureusement-que-jai-commence-par-le-creole>.
- Tremblay E (2015) La littérature, une machine à déconstruire : Ce qui disent les corps. Entretien avec Alfred Alexandre. *Nouvelles Études Francophones* 30(2): 16–23. URL: https://www.academia.edu/27839549/Entretien_avec_Alfred_Alexandre_pdf.